

LE FESTIVAL D'AUTOMNE A PARIS, LE THEATRE VIDY-LAUSANNE E.T.E.
et LE THEATRE DES BOUFFES DU NORD

présentent

au Théâtre des Bouffes du Nord

Du samedi 14 décembre 1996

au dimanche 30 mars 1997 à 21h.

Supplémentaires en matinée les samedis à 17h.

Relâche dimanche (sauf le 15 décembre, 17h) et lundi.

Relâche exceptionnelle le 1er janvier.

Jouer avec le feu

d'August Strindberg

Mise en scène,
Luc Bondy.

Décors, Richard Peduzzi.
Costumes, Suzanne Raschig.
Lumières, Dominique Bruguère.

avec Roland Amstutz, Emmanuelle Béart,
Françoise Brion, Thierry Fortineau,
Pascal Greggory, Christine Veuilleux.

Location

Festival d'Automne à Paris 01 42 96 96 94
Théâtre des Bouffes du Nord : 01 46 07 34 50
Tarifs : 140 F ou 110 F (tarif réduit)

Services de presse

Festival d'Automne à Paris :
Corinne Moreau, Sarah Meneghello 01 42 96 12 27
Pour le Théâtre Vidy Lausanne,
Mikado : Tony Krantz et Dominique Larmoyer
01 40 67 68 97- 01 40 67 68 98

Jouer avec le feu

d'August Strindberg

Mise en scène, **Luc Bondy**
Décors, **Richard Peduzzi**
Costumes, **Susanne Raschig**
Lumières, **Dominique Bruguière**

Avec:

Le Père, **Roland Amstutz**
Kerstin, **Emmanuelle Béart**
La Mère, **Françoise Brion**
Axel, **Thierry Fortineau**
Knut, **Pascal Greggory**
Adèle, **Christine Veuille**

Coproduction:
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E., Wiener Festwochen,
Ruhrfestspiele Recklinghausen-Europäisches Festival,
Festival d'Automne à Paris.
Avec le soutien
de la Fondation Daimler-Benz France et de Renn Productions.

Jouer avec le feu

August Strindberg

Au milieu de ses soucis de toutes sortes, il arrivait à Strindberg d'adopter un ton plus léger, comme lorsque, le 5 août 1891, il écrivait à son cousin Gotthard:

“La question féminine” semble trouver sa solution sans Anna Pettersson. La meilleure partie de moi trouve à se satisfaire en s’amourachant en toute innocence d’une jeune dame charmante, qui vient de me rendre visite en compagnie de son artiste de mari et de Richard Bergh - la partie la moins bonne en hésitant entre le modèle de Thegerström, que je vais également “modeler” ou la ravissante servante d’un voisin, qui depuis plusieurs jours travaille à me séduire.

La charmante jeune dame en question était l'épouse du peintre Robert Thegerström dont Strindberg, étant alors passé, comme Adolphe dans "Créanciers", de la peinture, à la sculpture, faisait alors le buste. Robert Thegerström et ses parents, qui étaient d'une famille aisée, passaient l'été à Dalarö, dans l'archipel de Stockholm, et Strindberg les fréquenta assidûment jusqu'au jour où, soudain, il partit sans dire adieu. Réfugié auprès d'un ami à Sundsvall, dans le nord de la Suède, il écrivit à son cousin, le 27 août : *“Je ne veux pas revoir Dalarö. Suis sincèrement inquiet pour mes sentiments à l’égard de madame Thegerström et ne veux ni être malheureux, ni rendre quiconque malheureux.”* Après environ une semaine, il revint à Djursholm, près de Stockholm, et c'est de là que, le 9 septembre, il écrivit à Thegerström :

“Transmets en particulier mes meilleurs souvenirs à ta femme, dont la beauté a illuminé ma triste demeure, et remercie la des moments où, par sa présence dans ton atelier, elle a provoqué le “sourire irrésistible ” sur les lèvres du pessimiste, que les pastels de son mari conserveront pour l’éternité.”

Fin 1891, les Thegerström se rendirent à Paris et Strindberg chargea son ami de sonder le terrain, aussi bien en ce qui concernait ses chances d'être joué au Théâtre Libre, qu'en ce qui regardait la "réputation" de Marie David à Paris. L'été 1892, ils se retrouvèrent à Dalarö, jusqu'au moment où Strindberg se brouilla avec Robert à la suite de quelques propos malheureux. Est-ce cette brouille qui lui a donné la liberté de porter à la scène la situation telle qu'elle semble avoir été l'année précédente?

Vers le 10 septembre 1892, Strindberg écrivait au sculpteur Per Hassalberg, avec lequel il entretenait une correspondance au sujet de ses expériences de photographies en couleur :

"Mon cher Hasselberg,

Autant la renommée me présente comme ingrat, autant je suis reconnaissant quand on me réveille, quand on m'encourage et qu'on me donne des impulsions nouvelles. J'étais vraiment complètement à bout quand tu es venu cet été, je n'attendais que le jugement en divorce pour m'en aller vers le sommeil absolu. Ta foi, solide comme le roc, m'a réveillé. Je ne puis nier que lorsque le premier amour de ma jeunesse, les sciences naturelles, s'est de nouveau enflammé, il m'a fait l'impression d'une fleur automnale qui devait éclore avant que ne vienne l'hiver, comme la passion plus ancienne, la peinture, devait éclore avant ma mort.

Quels combats n'ai-je pas endurés pour maîtriser cette passion de la recherche scientifique, qui a failli ruiner mon oeuvre littéraire et acculer ma famille à la misère.

Mais maintenant ça brûle, je me consume !

Pour faire taire une mauvaise conscience qui me reste des stades antérieurs, j'écris en même temps des pièces de théâtre, je viens de terminer la grande dont nous avons parlé, et je suis en train d'en terminer une autre."

Le système nerveux

Luc Bondy, Sintra, le 22 août 1996

Strindberg a voulu démontrer que les plantes avaient un système nerveux égal aux êtres humains : il les piquait à la morphine. De toute façon, ce sont les sciences naturelles et la chimie qui l'intéressaient vraiment. L'art, c'était «pour les femmes» et nous savons ce qu'il pensait du sexe féminin. Là-dessus il était en accord avec Nietzsche. (Avec Otto Weininger, il partageait mysogisme et antisémitisme).

Ce grand tourmenté traqué dans son propre pays est sans doute le fondateur du théâtre moderne. D'une part, il a détruit la dramaturgie classique dans le style d'Ibsen, c'est-à-dire des pièces avec commencement, développement et fin, en introduisant la logique du rêve au théâtre (*Le Songe*, *Le Chemin de Damas*,...). D'autre part, il a compris que faire agir des êtres humains sur scène, c'est mettre en reflet leur système nerveux. Ainsi la pièce «*Jouer avec le feu*» expose six systèmes nerveux sur scène qui s'entrechoquent et changent de température selon leur fluctuation.

L'histoire est celle d'une équation insoluble, pas d'une expérience marivaldienne qui peut aboutir selon la volonté du dramaturge. Ici, c'est en sorte, la vie, les nerfs et les pulsions qui décident de la trame et avouons-le, personne ne s'attend à cette fin que je ne veux dévoiler maintenant.

Pour moi, il ne s'agit pas d'un retour vers le Nord ou à la psychologie, je désirerai plutôt m'abandonner à la déchirure qui fait vibrer cette étrange et cruelle pièce. Un jour, j'ai vu dans la maison d'Ibsen à Oslo, accroché en face de sa table de travail, un petit portrait de Strindberg, que peignit l'artiste norvégien Christian Krogh. Ibsen, paraît-il, appréciait particulièrement ses «yeux démoniaques» et déclara un jour : «C'est mon ennemi mortel et il faut qu'il soit suspendu là et veille pendant que j'écris.»

Je vais penser à ces «yeux démoniaques» en mettant en scène cette petite comédie noire.

P.S. Je conseille vivement la biographie de «Strindberg» de Michael Meyer (édition Gallimard, 1993) - ça se lit comme un polar.

Luc Bondy

Né à Zürich en 1948, le metteur en scène Luc Bondy a passé une partie de son enfance en France. Pendant ses études à l'école de Jacques Lecoq, il fait ses débuts au Théâtre Universitaire International de Paris en adaptant avec succès une nouvelle de Gombrowicz. En 1969, il devient assistant-réalisateur au Thalia Theater de Hambourg. A partir de 1971, il met en scène plusieurs pièces importantes : "Les Bonnes" de Genet (Hambourg, 1971), "Les Chaises" de Ionesco (Nuremberg, 1972), "Comme il vous plaira" de William Shakespeare (Wuppertal, 1973), "Stella" de Goethe (Darmstadt, 1973). La même année, sa mise en scène de "The Sea" de Edward Bond à Munich est distinguée par la critique comme l'une des meilleures de l'année 1972 et est invitée au Festival de Berlin. De 1974 à 1976, il travaille à la Städtische Bühne de Frankfort. Il réalise ensuite plusieurs mises en scène à la Schaubühne de Berlin dirigée par Peter Stein. Puis on retrouve Luc Bondy à Cologne, en 1981, où il met en scène la farce de Botho Strauss "Kaldewey". En 1984, Patrice Chéreau l'invite à réaliser sa première mise en scène en France, "Terre Etrangère" d'Arthur Schnitzler, présentée au Théâtre des Amandiers de Nanterre. Cette production lui vaut le Grand Trophée du Théâtre de l'association des Critiques allemands, Section Théâtre.

Luc Bondy a également réalisé de nombreuses mises en scène lyriques : Lulu (1978) et Wozzeck (1981) de Berg à Hambourg, "Cosi fan tutte" de Mozart (1984), "L'Incoronazione di Poppea" de Monteverdi (1989) au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles et "Don Giovanni" de Mozart pour les Wiener Festwochen de 1990. Pour son premier film "Die Ortliebschen Fruen", il a obtenu le Grand Prix du jeune Cinéma au Festival d'Hyères en 1981. Son deuxième film, "Terre Etrangère", a été présenté au Festival de Cannes 1987 dans la sélection "Un Certain Regard".

De 1985 à 1987, il succède à Peter Stein à la direction artistique de la Schaubühne de Berlin, en collaboration avec le dramaturge Dieter Sturm et Christophe Leimbacher. Il y met, notamment, en scène "le Triomphe de l'amour" de Marivaux en 1985, "Die Fremdenführerin" de Botho Strauss (Schaubühne, 1989), "Le Chemin Solitaire" d'Arthur Schnitzler (Théâtre Renaud-Barrault, 1989) - production pour laquelle il se vit décerner le prix "Dominique", "Schlusschor" de Botho Strauss (Schaubühne, 1992), "Salomé" de Richard Strauss (Festival Salzbourg, 1992). Ensuite, il monte "John Gabriel Boorkman" d'Ibsen au Théâtre Vidy-Lausanne (en coproduction avec le Théâtre National de l'Odéon). Avec "Reigen", en 1993, Luc Bondy ne signe pas seulement la mise en

scène du nouvel opéra de Philippe Boesmans, à l'Opéra royal de la Monnaie, mais il est également l'auteur du livret adapté de la pièce de Schnitzler. Ensuite il monte "Das Gleichgewicht" de Botho Strauss en 1993 au Festival de Salzbourg, puis en 1994 "L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre" de Peter Handke - un spectacle sans paroles - à la Berliner Schaubühne en coproduction avec le Festival d'Automne à Paris. "Faisons un rêve" et "L'Illusionniste" de Sacha Guitry (Schaubühne, 1995) ainsi que "Le Nozze di Figaro" de Mozart (Festival de Salzbourg, 1995) et "Don Carlos" de Verdi (Théâtre musical du Châtelet, 1996) sont ses derniers spectacles. Luc Bondy se consacrera, les deux prochaines années, à son film "Bel ami" d'après Maupassant.